

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 64 (1926)

Heft: 33

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

**Rédaction et Administration :**Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE**ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.**ANNONCES**

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

CHANSONS DE LA-BAS**ET CHANSONS D'ICI**

ON s'est souvent plaint et non sans quelle raison, certes, de la vogue extraordinaire dont jouissent, chez nous, les chansons de cafés-concerts et boulevardières de l'étranger. On n'entend que ça. En revanche, dans les soirées de nos sociétés, dans nos fêtes, les jeunes ne sont pas «fichus» de se joindre aux vieux, qui entonnent encore, avec toute l'ardeur d'une jeunesse persistante, nos chants nationaux.

C'est très regrettable ; ce l'est d'autant plus que notre chansonnier national abonde en cheurs et chansons de tous genres, dont la mélodie et les paroles méritent assurément mieux que la coupable indifférence des jeunes gens. Ces chœurs et ces chansons valent certainement ceux que nous importons de l'étranger et qui ont toutes les faveurs de notre jeunesse. Pour la plupart, ces derniers ne répondent pas à notre esprit, à nos souvenirs, à nos aspirations.

Comment lutter contre cette déplorable importation, exempte des droits de douane et qui ne s'acclimate que trop aisément chez nous? Ce n'est pas facile, car ces chansons se répandent avec une rapidité extraordinaire. En un rien de temps, leurs refrains sont sur toutes les lèvres, encore que, le plus souvent, paroles et musique soient d'une décevante banalité. Leur seul mérite est leur caractère éphémère. Elles n'ont, en effet, pas longue vie, en général, chassées qu'elles sont par une nouvelle chanson, qui les a bien vite détrônées et qui, à son tour, accomplit aussi rapidement sa brève existence, volant de bouche en bouche, pour expirer bientôt, ingrattement oubliée par ceux qui l'avaient adorée et avaient collaboré à ses courts succès. On n'en parle plus. Passez muscade ! Encore une chanson qui file, file, file et disparaît.

Pour prévenir cette contamination, ne pourrait-on, par exemple, apprendre aux écoliers, par le moyen de nos chansonniers nationaux, car il en est quelques-uns de très complets et de très bien faits, nos chœurs suisses et les diverses chansons de chez nous, choisies dans nos trois langues nationales ? Leur mémoire meublée de ce répertoire, nos écoliers seraient moins enclins à se laisser séduire par les charmes trompeurs de ces chansons étrangères, moins accessibles aux faux attraits de celles-ci.

Il semble que l'essai mérite d'être tenté. Qu'en pensez-vous ?

I. M.

**LO TOUPIN**

EMO municipau Cretson qu'avâi on bio troupé dè vatsès, étai foo po la senailé ; assebin quand montâvè, fasai rudo bio vairé et oûrè passa son troupé que sédiâi lo fêtai avoué sa dâtsé, et dè bio savâi que Cretson allâvè adé on bet po oûrè pe grand temps sa balla senéri, kâ n'iavâi pas 'na bête que n'aussé

sa senale : toupins, eliotsettés, carrâïs, tapés, toupenets, y'ein avâi dé totès lè sortés et dé totès lè grantião. Lè guelins et lè seneaux étiont po lè faïes et po lè mutons. Assebin tot lo pliési dè Cretson, quand lè vatsès étiont redêcheindé dè la montagne, étai dè lè mena et dè lè ramenâ d'ein tsamp iô lo bovârion lè gardâvè. Ma fâi l'hivai, quand lè vatsès étiont à la retse, adieu lè senailâs. Ne laissivâ qu'on toupenet à n'on petit vé et reduisâi totès lè autrâs ào grenâi, iô l'étiont peindîs à duè pertsès. On dzo, contré lo bounan, ne sâ pas se Cretson s'eïnnoivé et se l'avâi lo « mau dâo payi » dâi eliotsettés, mâtantiâ qu'ona vêprâo on oût on brelan dâo tonaire pè lo grenâi. Lè valets vont vairé que y'avâi : l'étai tot bounameint lo municipu qu'avâi à tsaqâi man iena dâi pertsès, que tegnâi coumeint on bet dè suivre, et que lè semottâvè po férè senailli tot lo commerce.

— Mâ que fédé-vo don, père, se lâi fâ ion dâi valets, quimma brelâire vo pred-te ?

— Eh bin ! te vai, se respond, fé on concert.

— A-t-on jamé vu ! mât vo radotâ, père, l'est petout on tserrivari qu'on concert. On fâ lè concert avoué lo violon et na pas...

— Lo violon ! lo violon ! se respond lo pére ein lâi copeint lo sublet : l'est on bi instrument qu'le violon, ne dio pas ; mât lo toupin est adé lo toupin !

Regarde-malade. — X... est étudiant en médecine de vingtième année.

Jamais, bien entendu, il ne sera reçu docteur, son unique occupation étant de culotter des pipes après être allé, le matin, faire un tour d'amateur dans un hôpital quelconque.

Dernièrement il rencontre un ami de sa famille.

— Ah ! c'est toi, lui dit l'ami. Toujours à Lausanne done ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que tu y fais ?

— Moi... je suis regarde-malade !

MARC-HENRI EN VOYAGE

TAR un beau jour d'été, j'ai quitté le village. Aux premières lueurs de l'aube, Marc-Henri, qui cheminait devant moi, s'arrêta au haut de la pente d'où l'on découvre un large horizon. Ayant appuyé sa bicyclette à l'une des bornes de la route, il se retourna et salua, d'un geste large, le soleil qui se levait sur les collines fribourgeoises. Puis, après avoir dit adieu, pour quelques jours, à son coin de pays, il fila, à bonne allure, vers le défilé de Jougne.

Arrivé à la frontière, il s'assit sur un banc et offrit des cigarettes aux douaniers. Il essaya de fraterniser avec les voyageurs pressés qui l'accueillaient d'un air froid. Enfin, las de ne rencontrer personne à qui communiquer sa joie de vivre, il pénétra dans le bureau de M. le Receveur des douanes françaises.

C'est un petit bureau, tout noir. Aux murailles apparaissent, au-dessus des casiers chargés de paperasses, quelques portraits de généraux : Joffre, Foch, Pétain. Monsieur le Receveur est assis devant un grand registre qu'il feuillette de sa seule main valide. Quand on le sollicite, il répond : « Eh bien ! quoi, je n'en peux pas faire davantage, je n'ai qu'une main ! » C'est un mutilé de la grande guerre qui passe maintenant ses journées à vérifier les passeports et à rédiger des permis de circulation.

Quand Marc-Henri se présenta devant lui, je le vis faire un quart de tour sur sa chaise et déclarer, avec un fort accent franc-comtois :

— Eh bien ! et votre carte du Touring-Club ?

Marc-Henri ne répondit pas. Il tira son porte-feuille de sa poche et en sortit une carte de visite qu'il mit sous les yeux de M. le Receveur, carte de visite portant au-dessous du nom, ces mots : « Syndic, député au Grand-Conseil. »

— Ah ! c'est vous, le maire de Biollens, déclara M. le Receveur, bon, bon, bon ! Je ne vous reconnaissais pas. Et alors, nous allons en France dépenser un peu d'argent, quoé ? Une minute et je vous fais votre permis de circulation. Il vous suffira de déposer quatre-vingt-onze francs et trois sous.

Pendant que M. le Receveur remplit, d'une belle écriture anglaise, un formulaire jaune, le petit poste frontière s'anime de plus en plus. C'est un va-et-vient incessant de piétons, de cyclistes et d'automobilistes. Ces derniers, surtout, ont des gestes d'impatience, ce qui fait rire les douaniers assis nonchalamment sur le banc rustique du poste. Un gros monsieur, ventripotent et joufflu, quitte brusquement le volant de sa machine et pénètre dans le bureau en déclarant, d'un ton pérégrinaire, qu'il lui est impossible d'attendre plus longtemps. A quoi M. le Receveur répond d'un ton non moins vif qu'il a du travail pour au moins quatre heures et qu'il ne retient personne puisqu'on peut toujours passer la frontière ailleurs.

Cependant, un quart d'heure plus tard, automobiles et bicyclettes roulaient vers Jougne, tandis que M. le Receveur fumait une cigarette en jouant la manille avec ses douaniers.

A mesure qu'on monte, le paysage s'éclaire et le défilé s'élargit et quand on se retourne, le village de La Ferrière apparaît dans son écrin de verdure dominé de haut par les contreforts du Suchet et par la haute paroi rocheuse du Mont-d'Or. La Jougrenaz creuse son lit, cascade au fond du ravin, met en mouvement les roues de quelques scieries et contourne les puissantes forges où, durant la guerre, on fabriqua des milliers d'obus.

Insensiblement, le regard s'en va vers l'est. Il remonte le vallon de la Jougrenaz que domine le village français des Fourgs. Au-delà, on devine les paturages de Bel-Coster et Noirvaux et, près du col, ceux de Grange-Neuve et des Crêbillons. Et, au-dessus du vallon, le sommet de l'Aiguillon se détache, comme une imposante pyramide, sur le ciel bleu.

— En route ! déclare Marc-Henri qui ne veut pas se laisser émouvoir par la beauté du paysage et les sites familiers.

Tandis que nos bicyclettes cheminent côté-à-côté sur les hauts plateaux jurassiens des Hôpitaux-Neufs et dans les défilés qui conduisent au Frambourg, il me fit part de son opinion sur la conquête bernoise et l'établissement de notre frontière commune avec la France.

— Au fond, plus j'y songe, me dit-il, plus je trouve que, pendant qu'on y est, il ne faut jamais faire les choses à moitié. Ces Bernois qui ont conquis notre pays étaient de rudes guerriers, ne reculant devant rien, et résolus à nous imposer leur loi. Sans crainte aucune, ils se sont attaqués